Musées rêver PROMENADES

La vie de château

A la fin du XIXe siècle, Florence, véritable creuset culturel, entame sa mue urbaine. L'occasion pour les esthètes de rassembler d'exceptionnelles collections dans des maisons-musées qu'ils ont léguées à la ville.

PAR LAURENCE AVENTIN

« *Do you like Florence ?* » était la ritournelle qui se chuchotait dans les salons littéraires de la via de' Tornabuoni, et bien sûr parmi les habitués du cabinet G.P. Vieusseux fondé en 1819 par un marchand d'origine genevoise amoureux de littérature. On aimait s'y informer des dernières parutions, on y venait lire les journaux dans sa propre langue, en français, en allemand ou en anglais. Entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle, un tiers des citoyens de Florence était constitué d'étrangers. Capitale du tourisme culturel d'élite, Florence était devenue une étape obligée pour les voyageurs européens ; les Anglais l'aimaient à la folie, les Américains passionnément.

Dans *Italian Hours*, Henry James explique en partie cette fascination : « *C'est ici que se génère la limpide atmosphère intellectuelle, grâce à laquelle on se protège du monde moderne (...). Dans les impressions laissées par le vieux Florence domine le bonheur continu, le sentiment d'une santé salvifique, de quelque chose de solide et d'humain qui vous offre un moyen de vivre encore plausible.* » Dans une vision plus prosaïque il rappelait, dans *Portrait of Places* (1883), combien il était économique et facile de louer ou d'acheter une villa dans ce coin ensoleillé d'Europe.

Cette passion anglaise pour Florence contribua largement à en créer le mythe et restera bien vivace jusque dans l'entre-deux-guerres. En 1921, Aldous Huxley épinglera la colonie anglaise comme « *un étrange mélange ; une sorte d'intelligentsia provinciale délabrée* » et notera que « *Florence est pleine de gens de connaissance ou qui voudraient faire connaissance, le problème y est comment se cacher* ». Edward Morgan Forster y écrira *Avec vue sur l'Arno* ; David Herbert Lawrence résidant à la villa Mirenda y peaufinera la troisième version de son roman *L'Amant de lady Chatterley*, qu'il fera paraître à Florence en 1928, une première mondiale qui réjouira son éditeur libraire-antiquaire, Pino Orioli.

Les collines florentines étaient devenues le refuge de nombreuses personnalités étrangères, monarques en exil, riches héritiers, esprits

© ELECTVLEEMAGE. © MDJ. © MASSIMO LISTRI.

INCONTOURNABLE Page de gauche, en haut : *Vue de la place de la Seigneurie depuis la Loggia dei Lanzi,* par Giuseppe Canella, 1847 (Florence, Cassa di Risparmio). Au XIXe siècle, Florence était devenue une étape obligée du Grand Tour. Le palais Davanzati *(ci-dessus, la cage d'escalier)* est l'un des rares témoignages de l'habitat privé florentin du Trecento qui ait conservé ses peintures murales d'origine *(page de gauche, en bas, la chambre des Paons dont les murs sont ornés de blasons et de scènes de jardins).*

bohèmes, féministes avant l'heure : l'Américain Charles Loeser collectionnait avec le même enthousiasme l'art médiéval et Renaissance que les tableaux de Cézanne (il légua sa collection Renaissance à la ville de Florence que l'on peut aujourd'hui admirer au Palazzo Vecchio et huit de ses Cézanne *« pour décorer la Maison-Blanche »*) ; à la villa I Tatti, Bernard Berenson, diplômé de l'université de Harvard à qui il laissera sa villa, travaillait à son ouvrage de référence, *Les Peintres italiens de la Renaissance.* La princesse roumaine Catherine Jeanne Ghyka achetait la « modeste » villa Gamberaia en 1896 où elle transforma le jardin à l'italienne en un jardin aquatique, un délicieux *water garden* qui eut une fortune critique considérable et enthousiaste auprès des Anglo-Saxons, d'Edith Wharton à l'architecte paysagiste Cecil Pincent.

Une ville cosmopolite où l'on pouvait croiser nombre d'artistes (Arnold Böcklin, William Merritt Chase, Elisabeth Chaplin) et d'écrivains (Walter Savage Landor, Robert et Elizabeth Browning, Henry James, Edith Wharton, Vernon Lee), des historiens de l'art (Herbert Percy Horne, Bernard Berenson, Aby Warburg). Une ville vivante aussi, qui était en train de se donner un nouveau visage pour s'adapter à la vie moderne. Le nouveau plan urbain pouvait prévoir des reconstructions en style néo-Renaissance : il passait par la destruction de son centre-ville. Les palais détruits, les antiquaires achetèrent tout ce qu'il leur fut possible, les artisans restaurèrent et les amateurs collectionnèrent, les historiens de l'art

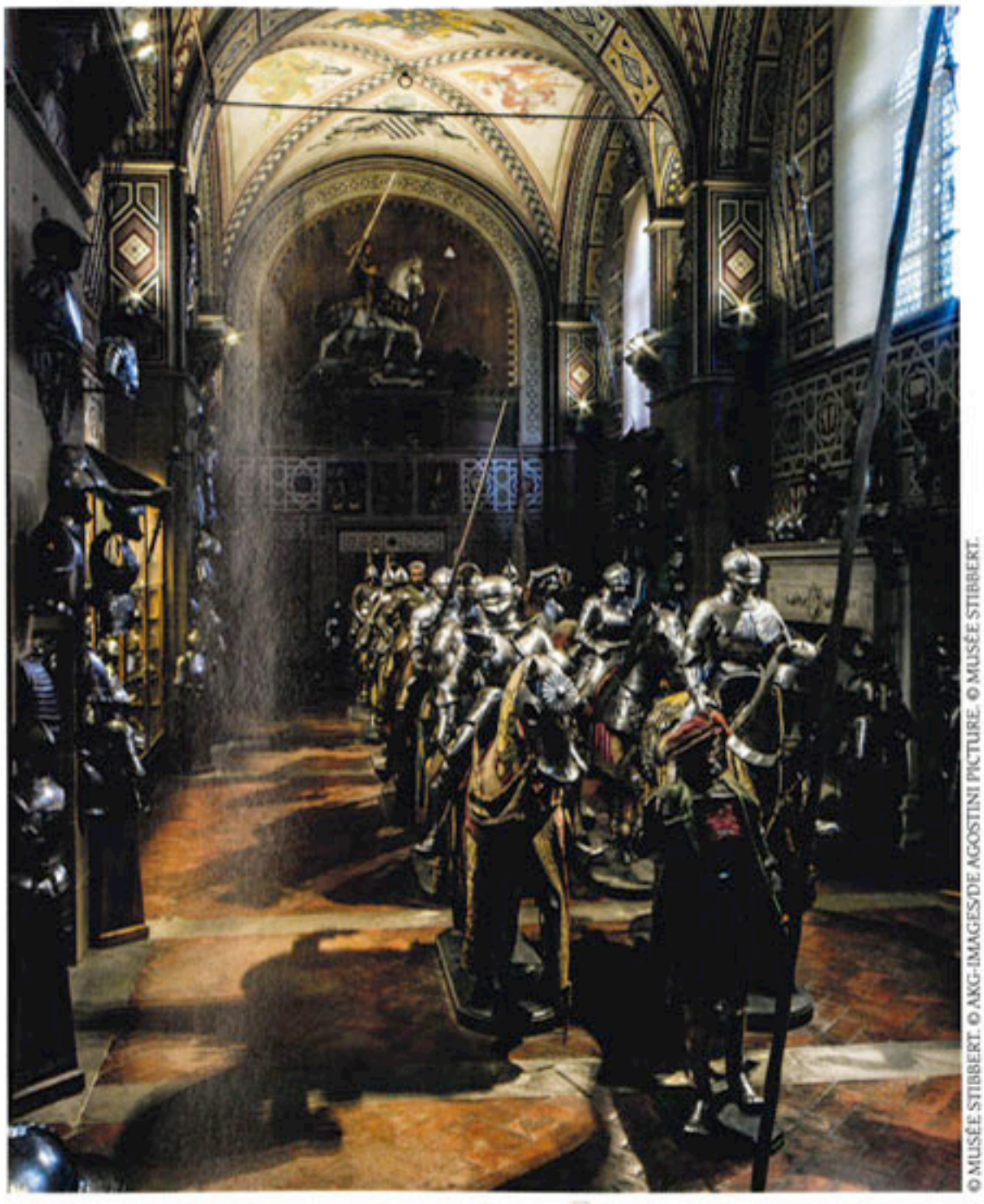
étudièrent. C'est à Florence que l'on faisait les meilleures trouvailles !

Le goût pour les arts appliqués, pour les objets et le mobilier était tout aussi partagé par l'esthète anglo-florentin Frederick Stibbert (1838-1906), le chineur savant Herbert Percy Horne (1864-1916), que le restaurateur-antiquaire Elia Volpi (1858-1938) ou son maître, « le prince des antiquaires » Stefano Bardini (1836-1922). Avec la plus grande des libertés et des fantaisies, ces passionnés ont rassemblé leurs collections disparates mais importantes dans des maisons-musées qu'ils léguèrent à leur mort à la ville de Florence. Chacun avait à sa manière tenté de s'approprier Florence, une idée de Florence et de son histoire en la recréant en de légendaires collections. Ils avaient suivi leur rêve, sans se fréquenter, à la recherche des cultures matérielles, des goûts et des traditions perdus de la Renaissance et d'autres époques.

Musée Stibbert
Les Chevauchées fantastiques

C'est aux alentours de Florence, via di Montughi, que Giulia Stibbert décida de s'installer avec ses enfants pour que le « scandale » s'apaise et que les avocats trouvent une solution : une immense fortune était en jeu. Au service du lieutenant-colonel anglais Thomas Stibbert pendant de longues années, elle avait réussi en 1842 un mariage inespéré. Mais à la mort de Thomas, en 1846, il lui fallut encore attendre la reconnaissance de ses enfants, dont elle deviendrait la tutrice, et en découdre avec d'autres héritiers potentiels pour garantir à son fils le droit de recueillir le patrimoine de son père. Pendant ce temps, le jeune Frederick fut envoyé dans les meilleurs collèges de Harrow et Cambridge. Il ne reviendrait à Florence qu'à l'âge de vingt et un ans. N'y connaissant personne, il s'adonnait plus volontiers à sa passion des voyages lointains et des objets rares qu'il achetait et chinait au gré de ses escales.

La belle maison de sa mère devint vite trop petite pour accueillir ses collections. Agrandie par Giuseppe Poggi puis Gaetano Fortini, elle fut décorée par les peintres, ébénistes et stucateurs florentins dans un style éclectique typique de la fin du XIXe siècle. Peu capable de rivaliser sur le marché des grands antiquaires florentins avec les magnats nord-américains ou les conservateurs des musées européens, Stibbert n'acheta pas les grands maîtres de la peinture italienne – trop chers ! –, mais se passionna pour la culture matérielle.



© MUSÉE STIBBERT. © AKG-IMAGES/DE AGOSTINI PICTURE. © MUSÉE STIBBERT.

PARADE Amoureux fou des objets, Frederick Stibbert *(page de droite, en bas)* présenta ses collections dans des scénographies fastueuses *(ci-dessus, la Chevauchée du salon central du musée Stibbert déployant un cortège de cavaliers et fantassins vêtus d'armures du XVIe siècle)*. Ebloui par l'art du Japon, Stibbert en constitua une exceptionnelle collection *(page de droite, en haut, l'archer réalisé par Kisaburo Matsumoto)*.

A partir de 1860, la maison se transforma petit à petit en un ensemble chatoyant de pièces et de salons d'antiquaire ornés de tapisseries et de parements en cuir d'époque, garnis de tableaux, de meubles, de bibelots et autres curiosités. Esprit international, Frederick Stibbert donna à ces scénographies fastueuses un style onirique et subtilement décadent. Son goût quasi obsessionnel pour les détails, son amour fou des objets font de ses reconstructions de purs caprices esthétisants. Inventions, arrangements et fantaisie semblent les mots d'ordre. La totale liberté qu'il s'octroie perturbe encore les convenances muséographiques.

Mais le point d'orgue de sa collection est bien ailleurs ; sans doute faut-il le chercher dans une ambitieuse, monumentale et universelle histoire du costume et des techniques qui se décline sous ses divers aspects (les textiles, les habits, les accessoires, les armes et les armures) et dans sa représentation picturale (les portraits des XVIe et XVIIe siècles). Issu d'une famille de militaires

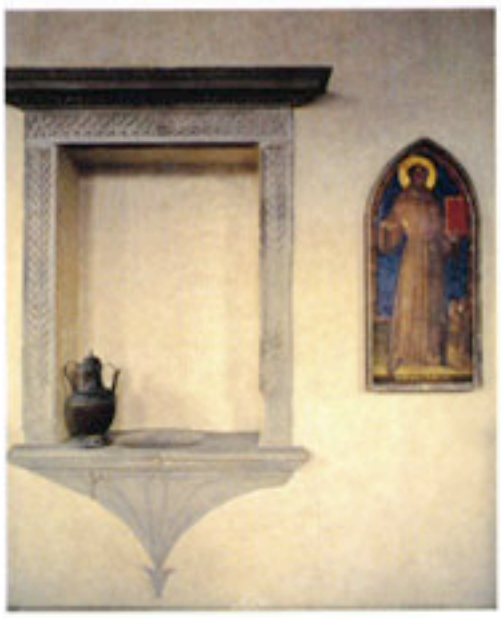
– lui-même s'était engagé auprès de Garibaldi –, Stibbert semble d'abord opter pour un musée militaire qu'il orientera progressivement vers un fabuleux musée du costume, comme l'atteste la sublime Chevauchée du salon central qui déploie un cortège de cavaliers et fantassins vêtus d'armures du XVIe siècle : quatre cavaliers allemands, puis trois Italiens et un Français. Les mannequins personnalisés s'inspirent tous de fameux monuments ou personnages historiques, comme l'empereur Maximilien d'Autriche ou encore le monument dédié au prince Emmanuel-Philibert de Savoie à Turin. Tout aussi extraordinaire est la Chevauchée des samouraïs. C'est à l'Exposition universelle de Paris en 1867 que Stibbert sera ébloui par l'art du Japon au point d'en constituer l'une des plus éclectiques collections au monde (armes, masques de théâtre, costumes). Inoubliable est le visage expressif de l'archer réalisé au Japon par le sculpteur Kisaburo Matsumoto et expédié en 1871 à Florence.

MUSÉE HORNE
La symphonie des objets du quotidien

Architecte londonien, graphiste raffiné de la célèbre école Century Guild et avant tout historien de l'art fasciné par la Renaissance, Herbert Percy Horne consacrera à Botticelli une légendaire monographie publiée en 1908 par l'éditeur Bell et décidera pour l'écrire de s'installer définitivement à Florence en 1905. Personnalité énigmatique dans le panorama de la culture florentine du début du XXe siècle, il s'était formé dans les cercles anglais proches de Dante Gabriel Rossetti, John Ruskin et Walter Pater.

En 1916, Horne légua à la ville de Florence sa collection de peintures, de livres anciens et de mobilier ainsi que le palais Corsi, sur la via dei Benci, qu'il avait acheté en 1911 pour y recréer « scientifiquement » l'intérieur d'un palais de la Renaissance à travers la symphonie des objets simples et intimes du

© WWW.SCALARCHIVES.COM © SIME/PHOTONONSTOP © HORNE MUSEUM.



PLONGÉE DANS LE TEMPS Dans le palais Corsi, Herbert Percy Horne a souhaité recréer « scientifiquement » l'intérieur d'un palais de la Renaissance en mêlant dans une orchestration savante objets simples et intimes du quotidien *(ci-dessus et en haut, à droite)* et œuvres rares du Trecento et de la Renaissance *(ci-dessous,* Vierge à l'Enfant et Christ de la Pietà, *diptyque de Simone Martini, 1326-1328).*

quotidien. A l'orchestration savante du mobilier qui constitue une part essentielle et originale de cette collection, se mêlent quelques œuvres rares du Trecento et de la Renaissance comme le *Saint Etienne* de Giotto, ou le retable portatif de Simone Martini, le petit tableau de Filippino Lippi appartenant à un coffre nuptial et montrant la reine Vasthi répudiée, seule devant un désert de larmes et de solitude. Pas de chefs-d'œuvre, mais des œuvres importantes d'artistes bien connus, Pietro Lorenzetti, Domenico Beccafumi, Dosso Dossi. Savant chineur, marchand connaisseur à l'affût de bons coups, Horne aimait fréquenter les antiquaires et les ateliers des restaurateurs ; il avait l'œil pour faire de bonnes affaires.

La visite du palais Corsi est ainsi une plongée dans le temps grâce aux objets de qualité et aux meubles d'époque qui en décorent savamment chacune des pièces, évoquant un style de vie, redonnant au palais son âme, son atmosphère du Quattrocento sobre, quasi austère : la salle de jour (cœur du palais, *madornale* comme chante la langue italienne pour nous rappeler que le cœur de la maison est celui de l'épouse, la mère, *madre*) avec sa table, ses chaises, ses crédences ; les chambres des époux avec les beaux et rares coffres nuptiaux ; les cuisines à chaque étage avec leurs ustensiles.

PHOTOS : © GABINETTO FOTOGRAFICO DEL POLO MUSEALE REGIONALE DELLA TOSCANA.

TÉMOIGNAGE Rien de plus éclairant que la visite du musée Davanzati pour s'imaginer la vie quotidienne d'une famille de notables florentins à la Renaissance, que ce soit à travers l'agencement du palais *(ci-dessus, à droite, les toilettes)* ou grâce à son mobilier et ses décors *(ci-dessus, à gauche, la salle des Perroquets où les peintures murales, reprenant le thème du jardin comme lieu idyllique, imitent des tapisseries).*

PALAIS DAVANZATI
Atmosphère…

Horne vécut en retrait de la vie culturelle de la ville, mais son amour inconditionné pour sa patrie d'adoption l'amena à s'inscrire avec nombre de ses compatriotes dans l'Association pour la défense de l'ancien Florence, présidée par Tommaso Corsini. Cette mobilisation aura raison du vent de folie spéculative qui s'était abattu sur Florence en 1898 et qui avait porté à la destruction d'une partie de la vieille ville. Le palais Davanzati sera ainsi sauvé de la destruction.

Ancienne demeure médiévale construite par les Davizzi entre 1333 et 1349 et achetée en 1578 par les Davanzati dont il porte toujours le nom et le blason avec un lion rampant sur la façade, le palais est l'un des rares témoignages d'habitat privé du Trecento qui ait conservé ses peintures murales d'origine. Dans la salle des Perroquets ou la chambre des Paons, le décor aux couleurs minérales représente le thème du jardin comme *locus amoenus* (lieu amène, idyllique). Dans la chambre nuptiale de Paolo Davizzi et Lisa degli Alberti, le verger est le lieu courtois où se déroule l'histoire d'amour de *La Châtelaine de Vergy,* célèbre poème du XIIIe siècle, best-seller qui inspirera aussi Boccace.

Le palais resta propriété des Davanzati jusqu'en 1838. Après de nombreuses vicissitudes, il fut acheté en 1904 par l'antiquaire Elia Volpi avec l'intention de le restaurer et d'en faire un exemple de reconstruction d'une maison médiévale florentine. Meublé avec une attention scrupuleuse, le palais-musée ouvert en 1910, était aussi une vitrine pour le commerce international de l'antiquaire. Les collectionneurs pouvaient admirer dans un cadre idéal les tableaux, les sculptures et les meubles. Suite à des déboires financiers, Volpi fut contraint de vendre aux enchères, à New York, d'abord ses collections puis le palais. Au début des années 1950, celui-ci fut acheté par l'Etat et redevint un musée d'atmosphère qui à travers l'architecture (précieux, le témoignage des cuisines situées au dernier étage, le puits, les toilettes) et le mobilier (tapisseries, tableaux provenant du palais Médicis) évoque la vie quotidienne d'une famille de notables florentins.

Musée Bardini
Géniale divagation

Dans un étrange palais de la fin du XIXe siècle, construit avec soin et bizarrerie par le célèbre antiquaire Stefano Bardini, se trouve l'une des plus étonnantes et brillantes collections privées d'antiquaire de la ville de Florence, qui comprend quasi tous les genres et les époques, du Moyen Age au baroque, en passant par la Renaissance : sculptures (du chef-d'œuvre de *La Charité* de Tino di Camaino aux pastiches des chaires à prêcher, en passant par les cheminées, sarcophages médiévaux et Madones en terre cuite peinte du Quattrocento dont deux sublimes attribuées à Donatello), peintures (Bernardo Daddi, Antonio del Pollaiolo, le Guerchin, Véronèse, Volterrano), fresques, dessins (Tiepolo père et fils), mobilier (coffres nuptiaux, stalles de chœur, armoires de sacristie), tapis, armes et armures.

Elève de Giuseppe Bezzuoli et ami de Boldini, Stefano Bardini révolutionna le métier d'antiquaire, le modernisa avec l'utilisation de la photographie et proposa une conception nouvelle de la restauration, imposant une restauration de conservation *uniquement* pour les œuvres majeures. Il eut un rôle fondamental dans la résurgence de l'artisanat d'art sous ses multiples formes.

Bardini acheta aux familles patriciennes italiennes les meubles, les tapisseries, les médailles et les bronzes, les coffres nuptiaux et les terres cuites, tous objets qui avaient somme toute peu de valeur en son temps. Il réussit à convaincre les conservateurs de musées dont son ami Wilhelm von Bode de leur importance et de leur intérêt pour l'histoire. Des ébauches aux modèles, des fragments aux œuvres sérielles en terre cuite polychromée, on est très loin des chefs-d'œuvre tonitruants qu'il vendait aux plus grands collectionneurs du moment (Nélie Jacquemart et Edouard André, Isabella Stewart Gardner, mais aussi Pierpont Morgan, Rothschild ou Vanderbilt qui se pressaient dans sa maison-showroom).

Suivant le goût décoratif de son temps et la plus capricieuse de ses fantaisies, les œuvres sont présentées avec des critères de sélection inhabituels pour tout amateur d'art : le faux côtoie le vrai, les pastiches vont bon train, et avec la plus parfaite désinvolture aristocratique et démiurgique, Bardini les associe aux œuvres majeures de sa collection. Ce sentiment de divagation dans le monde hétérogène des objets est encore accru par la singularité des spectaculaires décors et des mises en scène de présentation. Dans l'immense salle du rez-de-chaussée qui voudrait évoquer le *cortile* du Bargello, le bleu des murs fait ressortir l'éclat des marbres tandis que le plafond XVIe amputé de ses caissons fournit un éclairage zénithal aux œuvres sculptées.

Doucement, avec ironie et esprit, la visite du musée Bardini se transforme en une balade séduisante dans le monde du produit manufacturé, des matières, des techniques. Les « inventions » de l'antiquaire-restaurateur redonnent une dignité aux objets, au-delà du mythe de l'œuvre authentique. L'intuition de Bardini était juste : les objets sont porteurs d'une capacité à recomposer le monde et ont un rôle déterminant dans la manière de le concevoir. Grâce à ces « petites perceptions », Stibbert, Horne et Bardini ont créé bien différemment des musées d'atmosphère capables de refléter leur singulière personnalité et d'imposer à leurs contemporains leur passion pour les arts appliqués.

Pleine de grâce
Madone attribuée à Donatello, XVe siècle. Cette terre cuite polychrome est l'un des fleurons de la collection Bardini, l'une des plus éclectiques et brillantes collections privées d'antiquaire de Florence.

© WWW.SCALARCHIVES.COM